

## Un communicateur-aiguilleur

Raymond Bernatchez

Number 40, 1986

La critique théâtrale dans tous ses états

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28716ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Bernatchez, R. (1986). Un communicateur-aiguilleur. *Jeu*, (40), 142–143.



La fuite vers le monde oxygéné de la surface: Raymond Bernatchez.

## un communicateur-aiguilleur

La critique théâtrale, une vision personnelle: la vision d'un journaliste, d'un communicateur, oeuvrant depuis 1968 dans les médias de masse: *Montréal-Matin*, Radio-Canada et, aujourd'hui, *la Presse*. Une vision personnelle, car on peut sans doute aborder de différentes manières l'exercice de cette profession.

Des lecteurs de toutes les couches sociales sont abonnés à *la Presse* ou l'achètent régulièrement. Qu'achètent-ils? Des informations. Des nouvelles et des commentaires sur la politique, l'économie, les sports, les spectacles, les arts, etc.

Je m'adresse donc à une masse indéfinissable qui veut savoir. Quoi? Dans un premier temps, ce qui se passe, tout simplement. Elle absorbe nos informations, fait des recoupements avec ce qu'elle a pu voir à la télé ou entendre à la radio puis, le temps venu, décide de s'impliquer ou non. De reporter ou non au pouvoir tel politicien ou telle politicienne, d'acheter ou non un bien durable, d'aller voir ou non tel spectacle théâtral.

J'estime que mon devoir premier est de satisfaire les attentes de ces lecteurs et de ces lectrices. Nous sommes favorisés, eux et moi, puisque depuis le début de mon mandat, soit depuis juin 1984, l'activité théâtrale est particulièrement vivante dans la grande région montréalaise. La production est diversifiée et presque tous les goûts peuvent être satisfaits.

Il suffit d'aiguiller les bonnes personnes vers les bonnes salles. Comment? En mettant l'accent, dans mes «critiques», sur la description de la représentation, le contenu, l'atmosphère, la qualité du jeu.

Ma tâche aura été correctement exécutée si j'ai pu contribuer à établir la relation entre les créateurs sur scène et des spectateurs réceptifs. Des lecteurs et des lectrices ayant lucidement choisi de se déplacer pour assister à une représentation théâtrale parce qu'ils avaient précisément besoin, ce soir-là, d'entendre et de voir ce que ces créateurs avaient conçu pour eux.

Le reste, tout le reste, c'est de la sémiologie.

J'oeuvre actuellement dans ce domaine parce que j'aime le théâtre, les gens de théâtre et les lecteurs. Parce que ceux qui font ce métier sont, règle générale, de beaux «fous» désintéressés. Or, le genre humain a un impérieux besoin de cette belle folie douce pour

sauvegarder un précaire équilibre, mis quotidiennement en péril par l'autre folie, alimentée par l'avidité et la cupidité.

J'aime le théâtre parce que c'est un art vivant, pratiqué par des joueurs et des joueuses préférant miser leur image vivante sur scène, à la sécurité de l'image «cannée», montée, triturée, aseptisée sur la pellicule cinématographique ou le ruban magnétoscopique.

J'aime le théâtre parce qu'il permet toutes les audaces aux créateurs qui peuvent, avec une poignée de dollars, nous inventer sans cesse des univers. Parce qu'on ne peut plus se «permettre» de produire le moindre long métrage sans disposer d'un pauvre petit million de dollars. Parce que tout le reste est devenu une industrie sclérosée par notre capacité de payer.

Parce que sur une scène, avec un bon texte et quelques accessoires, les comédiens de tous les pays, grands et petits, peuvent lutter à armes égales. Parce que de tous les arts, le théâtre est encore celui qui est le plus à notre portée pour exprimer ce que nous sommes en train de devenir.

Parce que j'aime en parler. Parce que j'aime être transporté, modifié par lui. Parce que je suis assailli par les artistes qui ne cessent de créer. Parce qu'ils me font vivre à une cadence infernale à quarante ans. Parce qu'ils me bouleversent, m'amuse, me déçoivent parfois. Comme je peux les décevoir parfois, également, puisqu'ils m'entraînent sur leur corde raide.

Mais que de belles rencontres entre eux et moi, puis entre le public et eux.

Je suis un «critique» qui ne veut surtout pas être craint. Un aiguilleur, tout simplement, soucieux d'éviter les collisions malheureuses, qui ne rêve que de beaux voyages pour les passagers qui montent dans le train de la création théâtrale.

C'est peu? C'est mince? Et «l'autre» critique. Sur l'essence, le fond profond, loin sous la surface. Il y a également un public pour cela. Pour les papiers à thèse, les trucs fouillés, le micro du macro. Mais à quoi bon. Les pensifs-penseurs sont familiers avec tout ce qui s'écrit et se dit, actuellement, ailleurs que dans *la Presse*.

Il était une fois un communicateur-aiguilleur qui prenait systématiquement la fuite pour un monde meilleur, le monde oxygéné de la surface, lorsqu'il se sentait happé par le monde des profondeurs. Il devait souffrir de claustrophobie.

## **raymond bernatchez\***

\* Né en 1946 dans un milieu ouvrier, Raymond Bernatchez est d'abord journaliste au quotidien *Montréal-Matin* de 1968 à 1978, où il touche à l'information générale et à la chronique ouvrière, puis devient chef de pupitre, adjoint au chef de l'information et chroniqueur théâtral, de 1974 à 1978, fonction qu'il assume en même temps que la direction de la section «Arts et Spectacles» (1976-1978). Il passe ensuite à Radio-Canada, aux Affaires publiques; journaliste-rechercheur pour «Consommateurs Plus» (1979-1980), responsable de la recherche aux «Actualités régionales» (1981), réalisateur filmique aux «Actualités régionales» (1982-1983). En mars 1984, il effectue un retour à la presse écrite, au quotidien *la Presse* où, en juin 1984, il prend la succession du chroniqueur théâtral Jean-Pierre Bonhomme.

Le journal *la Presse*, publié sept jours par semaine, est le deuxième quotidien francophone d'Amérique avec un tirage de 225 000 copies par jour et de 348 000 copies le samedi. N.d.l.r.